

## *Rencontre avec Patrick Chamoiseau*

La rencontre avec Patrick Chamoiseau a eu lieu à l'école d'art de Fort de France le 26 mars 2014 dans le cadre de la master class « Objets passeurs - l'usage des plantes médicinales à Trénelle ».

P. Chamoiseau : - je crois que le plus utile pour vous, c'est que vous me posiez des questions.

Bon, je suis martiniquais, je suis né à Fort de France. Je suis complètement urbain. Je n'ai pas connu la campagne dans mon enfance. Je n'ai connu que le quartier, le quartier Trénelle, le quartier Texaco...

J'ai une culture urbaine qui finalement m'a servi à trouver un angle de compréhension du territoire Martiniquais, dans la mesure où après le système des plantations, donc après l'« habitation » ; ici on dit « habitation » plus que plantation car c'est une structure de production beaucoup plus petite ; ce ne sont pas les mêmes que les immenses plantations dans le sud des Etats-Unis ; donc après la matrice de l'« habitation » il y a eu une seconde matrice qui est apparue très très vite, dès 1635 avec le débarquement d'Esambuc à Saint Pierre qui a été l'espace urbain. C'est vrai qu'on ne peut pas comprendre la culture populaire martiniquaise si l'on a pas ces deux dynamiques qui sont la matrice habitationnelle avec la dimension rurale et puis la matrice urbaine, une dimension créée par l'implantation coloniale à St Pierre qui a généré immédiatement un mélange d'« habitations » et de système urbain qui allait finalement devenir une ville très très rapidement. Et d'ailleurs, la grande différence entre la Guadeloupe et la Martinique c'est que la Martinique d'une certaine manière est beaucoup plus urbaine que la Guadeloupe, pour plusieurs raisons...

Donc je suis de culture urbaine et c'est vrai que dans ma littérature, très rapidement, j'ai compris que je ne pouvais écrire qu'avec ce que je connaissais. Lorsque j'ai commencé à écrire, ce qui me passionnait, c'était les romans qui me précédaient, qui étaient en gros des romans de plantations, des romans comme ceux de Zobel, « Rue case nègres » c'est un mélange de plantation et d'urbanité. On peut dire que d'une manière générale que toute la génération qui nous a précédés relève plus de la matrice de l'« habitation », d'une... ce qu'on peut appeler le « roman de plantation ». La dimension urbaine apparaît un peu chez Schwarz-Bart, elle apparaît chez Glissant, elle apparaît chez Césaire aussi d'une certaine manière. C'est vraiment chez Glissant qu'elle est vraiment explorée, dans le roman « Maelmort » avec ce personnage de « djoueur » qui allait m'alerter sur une réalité que j'avais vécue à Fort de France et qui était celle des marchés. Je suis né dans la rue François Arago, entre le marché aux légumes, le marché aux poissons et le marché ... Et entre tous ces marchés il y avait ce peuple de « djoueurs » et ça a donné le roman « Chronique des sept misères » qui raconte un peu ce mélange de ruralité, d'urbanité, que constituait Fort de France dans les années 50 - 60.

Ensuite j'ai écrit un roman sur le monde de l'oralité, la nécessité de tendre la main au conteur, parce qu'un écrivain comme moi n'a pas en arrière-plan de bibliothèque. Lorsqu'il se retourne, on trouve ce que les Haïtiens appellent l'« oraliture ». La littérature orale qui est constituée de contes, de proverbes, de chansons, de comptines, tout ce qui est porté par le monde de la veillée, du conte que vous ..... On peut dire que dans le développement de la littérature antillaise, en tout cas martiniquaise, il y a eu ce mouvement de rupture avec la langue créole, et en rompant avec la langue créole on a rompu avec l'oralité. Ce qui fait que dans les stratégies d'écriture en ce qui concerne ma génération, il y a eu tout ce travail initié par Glissant de récupérer cet ancêtre perdu, cet ancêtre oublié, et de l'intégrer à nos stratégies narratives, donc de récupérer l'oralité. Ce qui nous a amené à récupérer tout naturellement la langue créole et son univers et son imaginaire. Ça c'est raconté dans un roman qui s'appelle « Solibo le magnifique ». Mais ces deux univers « Chronique des sept misères » et « Solibo le magnifique » sont déjà des univers urbains. Je prends les quartiers de Fort de France, de la ville de Fort de France et j'ai très peu chose sur la campagne que je ne connais pas. Et bien sûr Texaco qui est vraiment ce mouvement de population que l'on a connu à partir des années 50 et qui est initié par l'effondrement du système des « habitations », qui a donné naissance à toute cette ville que vous connaissez, avec ce cœur colonial, avec toute les rues tracées au cordeau et cet espèce de chaos autour qui est resté

longtemps illisible, jusqu'à ce que les urbanistes martiniquais n'inventent le concept de « mangrove urbaine », qui était un espace nourrissant, nourricier qui allait fournir la ville future. On vit véritablement aujourd'hui dans un processus, le quartier qui était jusqu'alors indéchiffrable fait désormais parti de la lecture de l'espace urbain. Ça c'était le roman Texaco qui analyse vraiment l'irruption de la notion urbaine, dans ce que nous allions devenir.

Et puis il y a eu d'autres textes, ..., différents domaines, d'abord des domaines qui explorent l'idée de créolisation, l'idée de créolisation c'est la rencontre accélérée, massive de plusieurs cultures, plusieurs imaginaires, plusieurs visions du monde, plusieurs sensibilités qui vont donner quelque chose d'imprévisible. C'est la théorie de Glissant. En étudiant ces phénomènes de créolisation on peut découvrir ce qu'on appelle des créolités qui sont des résultantes du phénomène global. On peut dire qu'il y a eu dans les Amériques et dans les Caraïbes un phénomène de créolisation historique qui a donné du sens à des résultantes qui sont les créolités martiniquaises, guadeloupéennes, cubaines, toutes les créolités différentes qui relèvent toutes d'un même processus, le processus de créolisation. Aujourd'hui la chose qui me paraît la plus importante pour les écrivains de ma génération c'est cette notion qui est extraite de la créolisation qui est la notion de relation. C'est-à-dire que pour comprendre et mieux déchiffrer notre territoire et notre vision des choses, et nos pratiques, et nos stratégies de résistance, il a fallu vraiment mobiliser la notion de « rencontre mosaïque ». Nous sommes véritablement un peuple composite, un espace mosaïque, différents systèmes symboliques se mélangent, se rencontrent, produisent des synthèses, des ruptures, des hybridations, toutes espèces de choses qui étaient très difficiles à vivre et à penser, et que nous avons longuement explorées. Mais l'analyse de ce côté composite nous a amené à quelque chose de fondamentale qui est la notion de relation. La notion de relation qui vient du fait que les peuples, les cultures, les civilisations se rencontrent aujourd'hui dans le grand phénomène de mondialisation. Que ce grand phénomène de mondialisation indépendamment de ses dimensions économique, capitaliste, financière constitue la rencontre de sensibilités, d'imaginaires et la décomposition des absolus identitaires culturels. Un phénomène très particulier que Glissant a appelé la « mondialité » et qui est animé par cette idée que nous sommes désormais en relation. C'est à dire qu'on ne peut pas penser un phénomène culturel, même un « objet passeur » ou je ne sais quoi sans cette perspective d'une mise en relation avec d'autres présences dans le monde. Et la notion de relation est une notion absolument fondamentale. Cela change beaucoup de chose quant à la perception du territoire, la perception d'une identité ; quant à l'esthétique c'est avec ça aujourd'hui que je fonctionne et que j'essaie de comprendre un certain nombre de choses. Voilà ce que je peux dire, pour dresser le cadre très schématique de mon esthétique entre guillemet.

Question de Jean Marc Bullet : - Est-ce que selon vous l'objet, au sens large, industriel, artisanal, bricolé, peut être passeur ? Et si oui, de quoi peut-il être passeur ?

P. Chamoiseau : - C'est-à-dire que « sapiens » a toujours eu besoin (je ne dirais pas de prothèses), eu besoin d'objets qui viennent compléter ; c'est un peu, je ne dirais pas le « singe nu », mais c'est véritablement la « conscience nue » et c'est à partir de sa conscience que « sapiens » organise son rapport au monde. D'ailleurs « sapiens » vit à 80% dans un imaginaire, dans la construction d'un espace virtuel. Très rapidement « sapiens » a eu besoin, comme il était nu et que son outil d'adaptation et de survie, sa stratégie de survie était basée sur sa capacité à inventer, à produire et à s'adapter, « sapiens » a très rapidement mobilisé des objets. Les premiers objets ont été ... Il a fallu se couvrir, il n'y avait plus de pelage, etc... mais quand on regarde bien le cheminement des communautés humaines on s'aperçoit que l'utilisation des objets symboliques, qui augmentent le corps, qui complètent le corps, qui représentent des espaces virtuels, symboliques, on a une extension du corps de « sapiens » qui est permanente et qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui avec les téléphones portables, tout ce qui favorise le processus d'individuation. Ce qui est fondamentale aujourd'hui, c'est que tous ces objets qui venaient compléter l'espace, non seulement le corps physique mais aussi le corps mental de « sapiens », tous ces objets étaient fournis par des systèmes symboliques communautaires, c'est la communauté qui donnait les objets, qui imposait les objets, qui leur donnait du sens.

Aujourd'hui nous sommes dans une situation, un processus d'individuation, qui a toujours été présent dans toutes les anciennes communautés. On avait un système symbolique global où l'équation individuelle était à très bas niveau d'intensité. Il y a toujours eu des marginaux, des fous, toutes espèces de créatures dans les sociétés communautaires archaïques. Mais c'était toujours un très, très bas, niveau d'intensité. Même lorsque les objets étaient donnés par la communauté, les symboles, les

totems, les arcs, etc..., ce que l'individu pouvait faire était très marginal par rapport à la forme que lui imposait la communauté. Ce qui s'est produit et qui rejoint d'une certaine manière la créolisation et les espaces américains, notamment la relation, dans la relation on a eu une accélération de l'individuation. C'est-à-dire que l'emprise communautaire est beaucoup moins forte qu'auparavant et l'équation individuelle a pris une importance absolument considérable. Ce qui donne de la puissance à l'objet aujourd'hui c'est sa capacité à mettre en relation non pas une communauté, une relation intra-communautaire et une relation à l'intérieur de la communauté, mais sa capacité à permettre à un individu d'entrer en relation avec un espace qui n'est plus l'espace de la communauté, mais qui est l'espace de la totalité monde.

L'objet-passeur, pour ce que je peux en dire, c'est véritablement l'objet de la relation qui permet aujourd'hui à un individu de vivre un rapport au monde créateur de lui-même. La relation, dans le processus de relation, on doit d'une certaine manière construire son architecture de principe de valeurs, sa dynamique de vie, sa dynamique d'existence. Les objets qui accompagnent cette création individuelle sont des objets de relation individuelle à la « totalité-monde ». Cela est une réalité qui s'impose. Pour bien comprendre c'est toute la différence qu'il y a entre un orchestre philharmonique et un orchestre de jazz. Dans l'orchestre de jazz on a des individuations, c'est presque une guerre civile, avec des individus où chacun essaye d'atteindre une plénitude de son expression. Quand Miles Davis composait ou rassemblait des musiciens, il rassemblait des puissances créatrices, c'est-à-dire des individus de très forts tempéraments, qu'il rassemblait dans un moment, dans une circonstance d'expression. C'est-à-dire que la création surgissait de l'instant relationnel, qui se produisait lors de la répétition. Le jazz est une culture orale, d'une certaine manière, parce que le jazz est le lieu de l'improvisation, l'improvisation de tous avec tous et c'est l'improvisation, c'est-à-dire l'expression de soi, la tension vers la plénitude de soi qui crée cet espèce de chaos, qui va donner des nouvelles beautés, des nouvelles harmonies, en tout cas qui exprime la relation d'individuation très très forte. Nous sommes un petit peu, globalement, dans cette situation-là. Et c'est pourquoi le jazz est une musique des plus puissantes du monde actuel. C'est pourquoi toutes les musiques américaines se font relationnelles, polyrythmie de base, système d'improvisation et puis structure mélodique qui accompagne les déchainements de création individuelle. Ça c'est la base. Donc l'objet, par définition s'il est passeur, c'est un objet de relation, il n'a d'intérêt que s'il est un objet de relation.

Jean Marc Bullet : – Nous en design on essaye de créer, de proposer de nouvelles relations, des scénarios à travers des objets, notamment à Trénelles, pour interroger la possibilité de telle ou telle relation ; donc simplement proposer de nouveaux scénarios de vie.

Patrick Chamoiseau : – C'est important parce que l'espace public n'est pas un espace communautaire, l'espace public est un espace de relation, c'est un espace qui doit avoir une haute valeur d'usage, même les structures symboliques qui nous manquent, car nous sommes tombés dans la laïcité, le désenchantement. Comme on a perdu le confort du système symbolique global, il y a une sorte de désenchantement du monde et de l'espace. Donc il faut réenchanter le monde et le ré-enchantement du monde ne peut se faire que sur des bases qui permettraient dans l'espace public, qu'il nous faut repenser, recréer et c'est là que les artistes sont importants, qui permettraient à des individus de réaliser leur individualité, pleinement, donc parvenir à des plénitudes individuelles qui puissent se rencontrer dans de nouvelles convivialités. C'est là que l'objet relationnel est important. Là, il a une force symbolique particulière, mais une force symbolique qui n'est pas reliée à une cosmogonie ou une structure collective, mais reliée simplement à l'idée de relation. D'une certaine manière on peut se dire qu'on a une sorte de sacré laïque qui serait l'espace relationnel. Et ça, c'est la grande difficulté que nous avons aujourd'hui, pour concevoir les espaces publics, les signes qui nous manquent, construire les solidarités. Chaque fois que nous essayons de construire les solidarités qui nous manquent nous essayons de faire communauté. Toutes les forces progressistes parlent communauté alors qu'il faudrait parler de plénitude individuelle. Les grandes politiques publiques aujourd'hui et le grand objet relationnel, c'est l'objet qui permet à un individu d'élever son niveau de conscience et de connaissance, qui en élevant le niveau de conscience et de connaissance, donc on amenant l'individu à parvenir à son plus haut degré possible de plénitude, crée nécessairement des nécessités de solidarité de relation avec les autres. L'autre apparaît quand le degré de connaissance et de conscience est élevé. Chaque fois qu'on a égocentrisme, égoïsme, fermeture, etc..., on a une maladie du développement individuel. C'est cela qu'il nous faut comprendre. Les politiques publiques aujourd'hui doivent accompagner l'épanouissement individuel.

Quand j'étais petit, tous les vendredis on mangeait la soupe, tout le monde mangeait la soupe. L'autre jour, c'était les poissons frits, etc..., Donc on voit bien que la cuisine était donné par la communauté, c'était bien, parce qu'il y avait une très très grande variété qui venait d'une pratique ancestrale. Aujourd'hui chacun mange ce qu'il veut quand il veut, chacun se meuble selon ses expériences, c'est très particulier. Ce que nous pouvons transmettre à nos enfants. C'est non pas un mode, une manière de manger communautaire, mais seulement élevé son niveau de conscience diététique pour qu'il puisse sortir de là, comme il peut en fonction de stimulations gastronomiques qui lui viennent bien sûr de son espace, mais qui lui viennent de la totalité du monde. C'est tout ce que nous pouvons faire. Imposer un système d'alimentation communautaire, ça ne marche plus. On est nécessairement obligé d'accompagner des développements individuels, d'accompagner un niveau de connaissance. A ce moment-là, on est obligé de repenser tout l'espace public, tous les espaces publics, D'ailleurs l'apparition de l'individu et la libération de l'emprise communautaire, du corset symbolique communautaire a entraîné bien sûr un désenchantement, une désacralisation mais aussi une grande épure de l'objet, une grande épure des espaces publics, les choses sont beaucoup plus simples parce qu'elles ne sont pas surchargées de symboles qui renvoient à des armatures symboliques importantes. Donc l'épure est à tenir et la liberté de l'esprit, la liberté de création qui est lié à l'individu et qui a besoin de cet espace ou de cet objet à haute valeur d'usage. L'espace relationnel est toujours un espace relationnel qui accompagne l'expression de l'individu, qui ne le comprime pas. Ce qui fait que c'est nécessairement à haute valeur d'usage. On est toujours, on rejoint de toute manière une certaine nudité, une certaine disponibilité du signe, du geste et de la forme.

Patrick Beaucé : – Nous avons beaucoup insisté pendant notre master class, sur l'autonomie. Il me semble que nous avons abordé l'individuation dont vous parlez sous l'angle de l'autonomie. On voit aussi dans le passé une forme d'autonomie qui a disparue. On a pris ce thème des plantes médicinales, parce qu'au fond, la capacité à se soigner soi-même disparaît avec le recours à la pharmacopée, la médecine professionnelle. Et tout ça constitue une perte d'autonomie ou une diminution de l'individuation pour reprendre vos termes. Finalement je n'ai pas été déçu en venant ici dans le sens où la rencontre avec les gens était extraordinaire et une chose que je n'avais pas bien imaginée, c'est à quel point pour se soigner il fallait s'écouter. On a été au club des aînés, tous avaient une capacité à anticiper l'état du corps dans les heures qui vont suivre, le lendemain, et au fond ça je l'ai découvert ici. C'est assez poignant pour nous. D'une certaine façon aussi, ici, nous sommes peut-être dans une ville, mais la nature est hyper-présente, la nature a pénétré la ville, curieusement nous avons l'impression d'être dans la ville et dans la nature.

Patrick Chamoiseau : – C'est une impression. (Rires)

Patrick Beaucé : – J'ai été extrêmement surpris d'entendre la vision des gens avec l'« ici » qui est la ville et l'arrière-pays avec la campagne ; alors que je ne m'attendais pas à trouver ce schéma presque un peu capitale-province que l'on trouve en métropole. J'ai été très surpris de voir ce rapport-là ici.

Patrick Chamoiseau : – Il y a beaucoup de choses dans ce que vous dites. D'abord le processus d'individuation est très présent dans le rapport à la médecine. Quand je regarde tous les trucs que je reçois sur internet et que les gens lisent le plus, c'est toujours des trucs sur les maladies. Aujourd'hui chacun se forge, par le biais d'internet une connaissance médicale et les médecins sont très embarrassés parce que lorsque quelqu'un arrive dans le cabinet - il sait déjà ce qu'il a, il arrive avec plein de choses qu'il a vu... On voit bien que cette construction de l'individuation est accompagnée d'une sorte de crainte et de rapport au corps que l'on doit désormais se construire tout seul. Presque tout seul en allant se renseigner et on lit plein de trucs médicaux. Il y a quand même le processus d'individuation qui se produit et qui fait exploser le rapport au médecin. Car le médecin est très embarrassé par tous ces gens qui ont plein de connaissances qui viennent d'internet et qui se soignent un peu de manière autonome avec toute la parapharmacie. On a une explosion de la parapharmacie qui est fondamentalement une improvisation individuelle... C'est très présent. Là où on a un retour à la médecine traditionnelle, c'est d'abord parce qu'il y a cette impuissance (entre guillemets) de la médecine occidentale qui traite les symptômes et qui ne traite pas la totalité. On a cette nouvelle connaissance de chose plus saine, plus douce qui nous ramène tout doucement vers les savoirs traditionnels. C'est vrai qu'une plante médicinale ce n'est pas un principe actif, une plante médicinale c'est vraiment un écosystème traitant, ce n'est pas simplement le principe actif qui fonctionne, c'est vraiment la totalité de la plante dans son économie, dans sa manière d'être dans son environnement. Et l'approche de la médecine par l'herbe médicinale est toujours une approche qui

prend en compte la totalité du corps et les événements qui ont été délaissés par l'autre médecine. Cette nouvelle connaissance là, ce nouveau degré de conscience est le bienvenu. La conscience écologique a progressé, la connaissance de la complexité des écosystèmes et surtout du métabolisme humain a progressé, on se rend compte qu'il y a autant de maladies qui sont psychiques que physiques, que le physique est lié au psychique, c'est encore plus présent et plus net à cause du stress au travail, donc on voit bien la relation. Donc tout cela donne une nouvelle jeunesse à la médecine traditionnelle et aux herbes et c'est d'autant plus précieux qu'on l'avait perdu, du fait de la domination, des principes verticaux, lorsque l'on était mis non-pas en relation mais mis sous-relation. On a effacé le génie des peuples. Ici on avait un savoir ancestral qui venait de l'Afrique, qui venait de l'Europe, ...mais qui avait été jusqu'à maintenant dévalorisé, mis de côté. Par exemple ma mère se soignait avec les plantes, mais jamais elle ne me soignait avec des plantes, elle m'emmenait chez le médecin. Parce que la médecine était considérée comme la vraie médecine. Et ses soins et ses plantes c'étaient quelque chose de presque « vieux nègre » d'une certaine manière. Donc on a beaucoup souffert de ça. Aujourd'hui on est en train de récupérer ce savoir qui est un véritable savoir. Mais là aussi, ça permet, ça accompagne un processus d'individualisation. Ce rapport que nous avons à l'herbe médicinale est un rapport qui est très largement individuel. Dès qu'on connaît les grands principes, ce qu'il faut faire, après chacun cherche ses herbes et se fait sa petite médecine. A mon avis cela accompagne le processus d'individuation. Il est véritablement présent. Mais cette nouvelle complexité, ce nouveau rapport à la nature, le fait de se concevoir un écosystème dans lequel il y a véritablement une horizontale plénitude des rapports entre les choses vivantes est de plus en plus quelque chose qui se développe et qui favorise ce genre de médecine. Aujourd'hui quand on voit l'évolution des villes, tout ce que vous voyez là, cette espèce de présence, de désert de la nature, dans tous les coins... nature proliférante et omniprésente. Et cela c'est quelque chose que les urbanistes sont en train d'essayer de récupérer. C'est à dire, non pas d'avoir la rupture entre la nature et l'urbain mais de faire en sorte que la nature et l'urbanité se nourrissent mutuellement. Et cela c'est quand même important, nous sommes à une époque où l'imaginaire de l'*homo sapiens* n'est plus déterminé par l'espace naturel, il est déterminé par l'espace urbain. La littérature est urbaine, tous les arts contemporains sont des arts urbains, la musique est urbaine, tout est urbain en théorie. Il n'y a pratiquement rien qui ne soit d'essence rurale. Mais cette ruralité est comme une sorte de paradis perdu que l'on ramène dans l'urbanité et tout est urbain et même les espaces naturels que nous protégeons sont devenus urbains parce que c'est avec la culture urbaine que nous gérons les systèmes, les espaces naturels. Tout le travail de l'urbaniste aujourd'hui, qui est à mon avis un des grands humanistes contemporains, c'est de réaliser cette jonction où ville et nature ne s'opposent pas, espace urbain et espace naturel ne s'opposent plus, que ce rapport un peu horizontal aux écosystèmes naturels, cette urbanité éco systémique est quelque chose qui va arriver dans les années qui viennent.

Mais cette présence que vous voyez de la nature, c'est vraiment des fins. On a au moment de la construction des quartiers, pas du centre-ville, le centre-ville est une posture coloniale, mais les quartiers étaient ce mixte d'imaginaire rural devant s'accommoder d'une autre manière de vivre. Ce qui fait que dans les quartiers on a toujours eu les arbres à pain, les pieds de mango, les pieds de quénette. Il y avait énormément d'arbres fruitiers parce que les arbres fruitiers..., nous avons l'arbre à pain qui a accompagné la liberté après l'abolition, il a terriblement accompagné la liberté de ceux qui ne voulaient pas retravailler, à tel point que les békés ont fait couper les arbres à pain, car ceux qui ne voulaient pas travailler dans les champs pour les békés cueillaient des fruits et cuisinaient des légumes. Ce qui fait que pour moi c'est l'arbre de la liberté car dans tous les quartiers on avait des arbres à pains. Si vous regardez à Trenelle il y a encore quelques vestiges de ces pieds d'arbre à pain qui accompagnaient chaque maison. On ne pouvait pas concevoir une maison, une case de vie sans le dispositif rural de fruit à pain, du pied de mango, de l'avocatier et le jardin créole qui progressivement allait disparaître. Le quartier créole a toujours été accompagné de dispositifs naturels qui relevaient des anciennes pratiques de survie des esclaves en phase avec la nature. Et cela disparaît aujourd'hui. En revanche, l'humidité ambiante, les spores font que dès que quelque chose est abandonné (la nature se développe). La nature est puissante...Mais notre rapport à la nature est assez utilitaire, ce n'est pas un rapport esthétique. Les békés ont un rapport esthétique, ils ont de très beaux jardins. Nous on a des jardins de survie et on ne sait pas faire le jardin d'agrément. Regardez bien les espaces vers ils sont très, très mal, entretenus. Même les ronds-points, c'est très joli au départ mais cela ne dure pas très longtemps. C'est très particulier, mais ce rapport esthétique à la nature reste à construire. Il y a encore un rapport utilitaire.

J.M. Bullet : - j'ai une question. Nous dans l'objet qu'on conçoit, souvent on essaye de penser à ce qui passe après la conception, comment la communauté récupère cet objet là et surtout comment il perdure lorsqu'il s'abîme avec le temps. J'ai lu un article de vous sur les « noutéka », si j'ai bien compris les « nouteka » devaient céder la place à l'individu. En fait ce qui m'embête, la question que je n'ai pas encore résolue, c'est de savoir comment laisser la place au collectif pour tenir le projet, pour aller plus loin, pour recréer du commun ?

Patrick Chamoiseau : – Le collectif n'est pas le communautaire. L'idée de communauté suppose un système symbolique partagée qui corsète le lien. On peut avoir du collectif, on a des phénomènes collectifs, la grève de 2009 est un phénomène collectif. C'est à dire on a 10000 individuations qui se rassemblent et qui pour X raisons entraînent des désirs... Chaque fois qu'on a un espace collectif aujourd'hui on a..., le collectif aujourd'hui c'est une multiplicité de désirs, de réinsertions. Ce qui fait que l'objet de relation, il n'est peut-être pas..., c'est peut-être une erreur de penser aujourd'hui que l'on peut construire un espace public qui dure. Il faut plus penser à construire un espace public à haute valeur d'usage, supposant une très très grande plasticité, une très grande évolution des dispositifs mis en place. Par exemple l'objet n'est pas forcé de durer parce qu'il est lié à des phénomènes d'interaction avec une multiplicité d'individuations, donc des désirs différents, des besoins différents, qui peuvent se rejoindre à un moment donné mais qui évoluent très vite et qui changent très rapidement. Ce qui fait que le grand objet relationnel a une très grande puissance d'adaptation à l'imprévisible. L'espace public aujourd'hui a haute valeur d'usage ou l'objet passeur est un objet qui doit être, doit pouvoir, s'accommoder de l'imprévisible. Parce que l'on ne peut pas prévoir, une place publique ne peut pas se définir et même il faut faire attention aux objets de relation car ils ne peuvent pas emprisonner l'individu dans un seul rapport. L'objet de relation est multi relationnel, c'est à dire qu'il est évolutif. S'il n'est pas évolutif il disparaît. Ce peut être aussi une bonne chose qu'il disparaisse. Il ne faut pas non-plus tout prévoir dans l'imprévisible. Mais il y a cette nouvelle fragilité de ce que nous construisons, l'espace partagé. Le collectif auquel nous devons penser c'est un collectif innombrable, c'est à dire que c'est vraiment des présences extrêmement différentes, extrêmement imprévisibles elles-mêmes, des trajectoires ...Et le grand collectif aujourd'hui c'est le collectif de l'orchestre de jazz, c'est à dire que le collectif libère la plénitude de chacun, ne la comprime pas comme l'orchestre philharmonique ou on a un créateur et tout le monde est au service d'une mélodie. Dans l'orchestre de jazz tout le monde est au service de l'improvisation de tout le monde. Et, ce collectif-là, il est précieux et il peut durer, il est valable pour tous car il permet la plénitude de chacun.

J.M. Bullet : – Oui, mais du coup, effectivement ... Je vais parler de Trénelles. Dans nos premières rencontres, on s'est rendu compte qu'il y avait une fracture entre la plupart des jeunes du quartier et le reste de la communauté. On s'est demandé, peut-être que l'on n'a pas de solution, mais on s'est demandé si les objets qui sont passeurs, que l'on va concevoir, peuvent permettre de recréer cette relation.

P. Chamoiseau : - Ah, bien sûr, vous pouvez... Mais l'erreur serait de faire du traditionalisme. C'est sûr qu'il faut assurer la mémoire du quartier, elle doit être magnifiée, symbolisée, marquée pour être valorisée. Mais il ne faut pas penser que l'on est dans les anciennes solidarités on est vraiment dans des espaces collectifs avec des individuations qui vivent dans des espaces chargés de mémoires et d'histoires.

P. Beaucé : - un moment des plus émouvant que j'ai vécu là, c'est une femme qui décrivait le colis qu'elle faisait pour ses enfants en métropole, dans lequel elle mettait le jambon de Noël et les plantes pour soigner. Et j'ai compris que le savoir qui était ici se développait maintenant en métropole, par voie postale si je puis dire. Je trouve que là on est plus dans le traditionalisme, mais dans l'invention...

P. Chamoiseau : - Ah, oui mais c'est une tendance mondiale.

P. Beaucé : - c'est une tendance mondiale, mais là il s'agit d'un rapport...

P. Chamoiseau : – Moi, ma mère ne m'a jamais envoyé de plantes médicinales. C'est maintenant ... Et pourtant elle se soignait avec les plantes... Elle avait vraiment fait la rupture et beaucoup de gens l'on fait. Maintenant on revient, c'est dans l'air du temps, on revient aux choses naturelles. Et tous les savoirs traditionnels reprennent, mais les savoirs traditionnels ne ramènent pas la tradition. Les savoirs traditionnels permettent aux individus de construire un rapport plus complet, différent, à leur corps, à

la nature, à plein de choses. C'est la pensée écologique qui touche à peu près tout le monde qui nous permet de revivifier certains aspects naturels. C'est là qu'on s'aperçoit que les approches verticales, les contacts entre les peuples sur la base de l'impérialisme et du colonialisme qui étaient verticaux nous ont fait perdre une infinité de génies communautaires, de sensibilités populaires qui nous manquent aujourd'hui et qu'on essaie de récupérer. On a véritablement saccagé une très grande richesse de production de l'homo sapiens. On est en train de récupérer, on a beaucoup perdu de savoirs. Ce retour à la nature, cette recherche de nouveaux principes actifs, cette approche de la plante comme mode, non pas sur la base d'un principe actif mais vraiment d'un écosystème soignant, c'est quelque chose qui existait dans beaucoup de culture traditionnelle et qui malheureusement... Il y a toute une reconquête à faire, il y a des choses qui sont irrémédiablement perdues à cause du rapport vertical et dominateur qui s'est institué dans la mondialisation.

Sonia Tourville : - J'ai une question à propos de la construction, la configuration de Texaco et de Trénelles, la configuration du terrain, apparemment les gens n'ont pas pu avoir des petits jardins, pour faire des plantations de survie ?

P. Chamoiseau : – il y en a eu, mais il y a différents cas parce que là aussi la construction des quartiers populaires s'est faite sur des principes d'individuation. Il ne faut pas se tromper, même s'il y a des restes communautaires on est dans des pratiques d'individuation donc on a des pratiques différentes. On peut avoir la personne qui du fait de l'emplacement de sa maison avait un petit bout de terrain. Et très souvent les gens faisaient ça dans des boîtes de morues, on avait des boîtes suspendues ; les gens plantaient dans des boîtes, des tonneaux, dès fois il y avait des salades sur les toits, toutes espèces de pratiques, chacun faisait comme il pouvait, mais cela s'est tassé progressivement. Ça s'est passé très vite d'ailleurs. Parce que c'était un rapport, un usage d'improvisation sur la base de la tradition, mais on avait plus le système global qui nourrissait la pratique. L'urbain décomposait, l'urbain favorisait l'individuation. Ce qui fait que les pratiques étaient des pratiques individuelles, ma mère avait ses petits pots, elle gardait tout, même les boîtes de conserve. Dans les boîtes de conserves elle plantait des pieds d'oignon, pieds de piment, atoumaux, elle avait ses petits trucs, mais elle nous a jamais transmis ça et progressivement au fil du temps cela a disparu. Donc vous voyez la pratique individuelle quand elle n'est pas portée par le communautaire, elle évolue et elle change et puis ce qui était institué par la médecine ...a pris le dessus. Donc on a une disparition totale des jardins, mais l'approche, les supports étaient très très variés, boîtes de conserves, tonneaux, caisses, on plantait dans tout et n'importe où.

P. Chamoiseau : – il y avait un reste, des débris de communauté, qu'on retrouvait d'ailleurs chez ma mère, la même photo du christ, les mêmes photos...Les intérieurs étaient standards, étaient communautaires. Maintenant ça commence à changer.

Sonia Tourville : – je suis incapable d'aller au marché et de dire je veux telle ou telle plante pour me soigner. Je suppose que pour vous cela a été la même chose...

P. Chamoiseau : – Ah, oui. Mais moi maintenant j'utilise bien l'apothicaire créole, la brisée, l'orthosiphon, l'atoumaux... On les trouve en sachets. Pour me soigner je lis aussi les articles, c'est très répandu maintenant. On a changé le truc, hein... Je me souviens de l'époque où tout le monde se désespérait, en tout cas les nationalistes, que tout le monde utilisait les herbes de Méségué... Heureusement que Madame (?) de Sainte Marie a maintenu...et là maintenant ça revient. L'approche scientifique est en train de valoriser [ces herbes], on a peu près une quinzaine de plantes dans la pharmacopée qui sont aujourd'hui disponibles sous gélules, etc. A Cuba ils sont très avancés, plus que nous. On aura une pharmacopée traditionnelle scientifique entre guillemets. Et même caribéenne, le réseau Tramil est en train de le faire avec nos herbes ...

P. Beaucé : – On a lu dans les livres et Mr Nossin (responsable martiniquais du réseau Tramil) nous a dit qu'il y avait une conception du corps créole basée sur une notion de chaud et de froid. Chez les anciens qu'on a rencontrés, chez les gens du quartier, cette notion est complètement absente. A la place il y a les symptômes des maladies de la médecine professionnelle, alors que le mot même de maladie dans la « santé créole » n'existe pas. Cela me trouble énormément, où est passé le corps créole ?

P. Chamoiseau : – c'est un corps problématique. Le corps créole c'est un corps composite qui est très problématique. Dans une culture traditionnelle on a toujours une représentation du corps, la médecine

est accompagnée... Ici le corps est plus fragmenté, plus fragmentaire, il n'est pas complet. Effectivement il faudrait faire une grosse étude pour savoir comment les sorciers, kimboiseur et autres ; les matrones, comment elles conçoivent... Mais c'est fragmentaire, j'ai beaucoup étudié ce que faisaient les matrones...Même ma mère, les notions de chaud-froid c'était très présent chez elle. Cela structurait le soin. Il y a des choses qui sont de principe froid et qu'il ne faut pas manger. A certains moments la banane est un principe froid, on ne mange pas la banane le soir. Il y avait tout une règle de ce qui est chaud et de ce qui est froid. L'aliment qui est froid on ne le mange pas à n'importe qu'elle moment, il y a des moments très précis. Elle nous faisait vivre comme ça. Comment cela fonctionnait vraiment je ne sais pas trop mais il y avait les aliments chauds, il y avait vraiment le chaud et le froid. Au moins j'avais repérer ça. Mais la « blesse » c'est vraiment un grand mystère. On ne sait pas trop ce que c'est. Ça existe et on ne le voit pas et ça concerne la totalité du corps, à la fois le corps et le psychisme, c'est très particulier. La « blesse » suppose une perception du corps. Mais laquelle ? Comme on n'est pas en face d'un corps homogène mais en face d'un corps composite, il est africain, il est européen, il est un peu amérindien...Ce corps composite là, dans l'espace de relation, c'est très difficile à expliquer. Peut-être qu'il ne faut pas essayer de le restituer.

J.M. Bullet : – Dans les rencontres avec les aînés, il y avait autant d'hommes que de femmes. J'étais arrivé avec un a priori, que les femmes connaissaient mieux les plantes médicinales que les hommes. Je me suis aperçu que cela était complètement faux. Il y des hommes qui m'ont dit qu'il ne fallait pas cueillir les plantes le soir et qu'il fallait demander la permission si on le faisait. Y a-t-il encore des rapports comme ça ?

P. Chamoiseau : – Il y a des restes. D'abord c'est présent dans toutes les cultures. On demande l'autorisation lorsqu'on prélève, on demande pardon aux animaux qu'on tue, il y a tout un rituel... Donc ça, c'est unanimement partagé. Mais aujourd'hui il y a quand mêmes des restes, ça a disparu mais il y a des restes. Il y a des gens qui n'aiment pas que vous alliez cueillir, par exemple un pied de piments. Si quelqu'un vient cueillir dans ton pied de piments il va tuer ton pied. Les gens n'aiment pas que tu cueilles directement parce qu'il y a des gens qui ont de mauvaises mains. Ça c'est un reste... C'est peut-être vrai aussi... je ne sais pas ce qui se passe. (Rire). Mais c'est vrai que les plantes ont un psychisme et parler à la plante, le rapport à la plante c'est quelque chose. Je me suis intéressé aux orchidées lorsque j'ai écrit « Biblique des derniers gestes » et j'ai beaucoup appris sur le rapport aux plantes. Il y a un psychisme des plantes, qu'on ne peut pas ignorer.

Valérie John : - Bien, s'il n'y a plus de questions, nous allons remercier Patrick Chamoiseau.

P. Chamoiseau : - J'espère que cela vous a été utile. Retenez bien cette idée de relation. Ça c'est très important.

Valérie John – Et aussi la notion d'imprévisible. Cet « objet passeur » qui se nourrit de l'imprévisible.

P. Chamoiseau : – Qui nourrit la relation, qui nourrit l'imprévisible. La relation ne se fonde pas sur des a priori, la relation vit de la relation. Du coup il y une dimension un peu imprévisible. Il faut vraiment penser,... écouter le jazz vous verrez : Coltrane, *Love Supreme*. Ecouter, les rapports entre... vous verrez qu'on est devant des individuations qui se confrontent à l'imprévisible et à l'incertain et même à l'impensable. C'est à dire qu'on est vraiment dans la saisie de l'instant. C'était, c'est la nouvelle puissance. Ce qui fait qu'il faut s'accommoder d'objets qui ne sont pas fait pour durer. Il faut aussi vivre avec l'éphémère, en tout cas l'évolutif, la capacité à accueillir l'imprévisible et à vivre de l'incertain. Ce sont les bases de l'esthétique contemporaine à mon avis. Et puis, dans la création, dans l'improvisation, ce moment où l'expression individuelle essaye de capturer un état de conscience lié à l'instant, c'est d'une certaine manière se confronter à l'impensable et la plupart des musiciens de jazz étaient très religieux, très croyants. Parce qu'ils se sont confrontés à un grand mystère.

Voilà !

(Applaudissement et fin de la rencontre)



Les différents intervenants de la rencontre :

Valérie John, directrice de l'école d'art de Fort de France,

Sonia Tourville et Jean Marc Bullet sont enseignant à l'école d'art de Fort de France,

Patrick Beaucé, enseignant à l'école supérieure d'art et de design de Valenciennes.

Avec les étudiants de la master class.